

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Un an.	8 fr.	Un an.	10 fr.
Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.

Rédaction & Administration : 69, bd de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

RESPONSABILITÉS

On a beaucoup écrit déjà sur les origines de la guerre. On écrira sans doute encore davantage. En plusieurs organes, j'ai tenté de ramasser en une formule lapidaire la conception anarchiste des responsabilités : « Tous les gouvernements sont également responsables de la guerre ».

Je n'oublie pas la responsabilité des peuples, c'est-à-dire des masses ignorantes et veules, mais leur barbarie n'existe pas que par la faillite des élites à leur devoir, je ne saurai, pour ma part, rendre ces malheureux responsables de leur malheur. C'est un argument vraiment trop commode que cette généralité assez creuse : « Les dirigés ne valent pas mieux que les dirigeants ». Cela est possible, mais, en l'état actuel, des choses sociales, les dirigeants acceptent en exerçant le pouvoir la responsabilité d'un devoir précis : travailler au bien-être et à l'éducation des masses. Si ce devoir leur paraît trop lourd, ils n'ont qu'à renoncer à la profession politique. Personne ne les regrettera !

En affirmant l'égal responsabilité des gouvernements européens, je n'ai fait que formuler la pensée de très nombreux camarades. Il faut s'appeler Jean Grave pour prétendre le contraire. Toujours les adversaires sont en droit de dire : « C'est là une simple affirmation ». Il s'agit donc de fournir des preuves à cet argument qui est peut-être le plus magnifique terrain de propagande de la pensée libertaire ait rencontré dans l'Histoire.

Les responsabilités du gouvernement impérial allemand ainsi que celles de l'Autriche ont été démontrées, ressassées par les publicistes de l'Entente, avec un luxe de détails tel que nous considérons comme tout à fait inutile de répéter ces arguments, dont, d'ailleurs, certains sont absolument tendancieux, et n'ont d'autre raison d'exister que celle de cimenter l'Union sacrée indispensable à la fameuse « Défense nationale ».

La majorité des socialistes ont cru, en août 1914, devoir se rallier à cette « Défense ». Les anarchistes seuls (en dehors des seize signataires du trophème manifeste qui ne représentent qu'eux-mêmes) ont conservé, avec une poignée de socialistes (nuance Loriot) et quelques syndicalistes, le clair bon sens et la possession de soi-même suffisants pour juger impartialément, objectivement, des choses du temps de guerre, comme ils jugeaient des choses du temps de paix.

Mais la certitude morale que fut le fait — par exemple — de notre ami Leccoin, et lui valut les rigueurs de la loi militaire, doit pour être efficace, c'est-à-dire amener à nos conceptions les indécis, faire en un mot œuvre de propagande, doit, dis-je, s'appuyer sur une argumentation serrée, intangible, formant, en face de la thèse officielle, une thèse lumineuse, inattaquable, et dont la connaissance seule fera dire aux peuples : « On nous a trompés, on nous a dit que la France, pure de toute agressivité, a été barbarement attaquée par les Allemands impérialistes, et cela est faux ».

Pour pouvoir ainsi affirmer le contraire de ce que les augures officiels prétendent être la vérité, il faut être en possession d'une documentation non-brouillée et irrefutable.

Cette documentation existe. On peut y puiser sans crainte d'épuiser : articles de revues, textes diplomatiques, paroles ou écrits des spécialistes de l'intrigue que l'on intitule « Politique extérieure » ; toutes les manifestations de l'activité des dirigeants, en un mot, peuvent être consultés avec fruit. Et pour ne pas être taxé d'ignorance volontaire et de partialité, c'est surtout dans les textes officiels et les revues bourgeois que j'ai largement puisé.

Si l'on veut avoir une conception juste des faits qui ont amené la guerre, il faut se souvenir que, ainsi que le disait Jaurès : *« Les menaces pour la paix viennent (avant 1914) du conflit tantibours, tantibours, tantibours qui met aux prises l'Angleterre et l'Allemagne. Joignez à cela la rivalité évidente des intérêts franco-russes et de la poussée de l'Europe centrale vers l'Orient, et vous au-*

Paix Glorieuse

Non, cette paix-là, n'est pas la paix douce
Qui s'épanouira dans les cœurs troublés,
En laissant mûrir la moisson qui pousse
Sans tacher de sang la splendeur des blés!

Non, cette paix-là n'est pas la paix belle
Qui viendra sécher les pleurs des mamans,
Et qui jettera dans une poubelle
Les engins de mort des gouvernements !

Non, cette paix-là n'est pas la paix franche
Qui nous donnera la félicité
Et qui marquera d'une pierre blanche
L'affranchissement de l'humanité !

Non, cette paix-là n'est pas la paix vaste,
La paix sans canons qu'il faudra bâtrir
Pour nous délivrer d'une œuvre néfaste
Et voir sans effroi les enfants grandir !

Non, cette paix-là n'est pas la paix forte
Qui répudiera l'horreur du passé
Pour planter des fleurs devant chaque porte
Avant les tronçons d'un glaive brisé !

Non, cette paix-là n'est pas la paix juste;
Et pour le malheur des peuples déçus,
Le pauvre olivier n'est qu'un frêle arbuste
Et tous les vautours se perchent dessus !..

Eugène BIZEAU.

MARIONNETTES

COMMEDIADE... TRAGEDIANTE

On n'a pas encore oublié le discours prononcé par lequel M. Clemenceau annonça à la France, glorifiée, mais saignée, que la paix était signée.

Tous les journaux en ont parlé avec un enthousiasme bien réglé.

Dans ce monologue de rhétorique guerrière, joyeusement composé pour les fêtes de la Victoire, M. le Président du Conseil, ministre de la Guerre et de la Paix (quel culot ! parla des victimes de la guerre), qui sont surtout les siennes — avec une élégance de bon ton qui mit à la fois, des larmes dans ses yeux et un sourire dans sa moustache.

C'est une monnaie dont il n'est pas difficile qu'il prodigue aussi facilement que ses dignes compatriotes s'en accommodent. Par quelle erreur, dont il est très flatté, l'a-t-on si improprement surnommé « le Tigre », alors qu'il ressemble si bien à un chimpanzé ?

C'est au point que, jadis, quand on le rencontrait au promenoir des Folies-Bergère, ce qui était fréquent — on était tenté de croire que « Consul » avait rompu sa chaîne, ou que, sous ce nom prédestiné et anticipatif, M. Clemenceau, dont les affaires alors n'étaient pas si florissantes qu'aujourd'hui, avait obtenu un casse-tête.

Naturellement doué pour le simulacre, cet habile primat ne pouvait manquer de nous mimier la paix avec le même brio et la même sincérité qu'il avait mimé la guerre.

Phénomène effrayant d'atavisme tétraplégique, parachevé par une ambiance adéquate, nul, mieux que lui, n'était qualifié pour singer la monstrueuse épopée.

Il est à toutes les longues combinaisons des théâtres parlementaires, où, pendant soixante ans de sa vie, il passa tous ses jours ; initié à tous les trucs des coulisses de théâtre, où, durant le même temps, il passa toutes ses nuits ; ce cynique bambouche devint, par la force des choses et de l'habileté, un batteur consommé et l'art du chiquet n'a plus de secret.

Comme pâllasse, et pâllasse à soldats, c'est l'idéal.

Jamais les plumes d'autruche n'avaient été plus rompus aux aerobatics politiques pour secouder leurs dessous et nous mener, glorieusement, vers de nouvelles victoires.

Car, pour ce qu'elles leur coûtent et ce qu'elles leur rapportent, il est trop évident qu'ils ne demandent qu'à continuer.

La tragédie est momentanément suspendue ; mais la comédie continue.

LUX.

Au Pénitencier d'Albertville

Comment qualifier l'acte du médecin-major chargé de donner ses soins aux malades du pénitencier d'Albertville ?

Le 16 juillet, au matin, sans raison, un prisonnier qui s'était présenté — sur les conseils de ce morticole, à la visite pour souffrance dentaire, fut frappé en pleine figure avec une telle violence que le sang gicla. Et le comble, c'est que le détenu brutalisé a été fourré au « mitard ».

Est-il prescrit, ou même permis, par les règlements pénitenciers, qu'un médecin laisse venir à lui un malade pour le brutaliser ? Certainement non. En ce cas, le bourreau qui s'est rendu coupable d'un tel acte n'est pour moi qu'un lâche et un misérable !

Connaissons tous les abus et les vices du régime disciplinaire et tous les actes de cruauté accomplis dans toutes les chambres, la classe ouvrière rejette le projet d'amnistie du gouvernement pour lui imposer le siège qui ouvrira les portes des prisons à tous les hommes civils ou militaires victimes du régime que nous subissons.

REIMERINGER.

LES FOULES

Elles ont déferlé les foules, par les rues, les avenues, elles ont suivi les larmes, les peaux d'ânes, elles ont envahies les souloirs, elles ont brûlé, danse.

Est-ce la Victoire, est-ce l'anniversaire de la prise de la Bastille qui amenaient ainsi le peuple de France ?

Pas la prise de la citadelle jadis maudite, assurément, car combien sont-ils dans les foules qui savent l'histoire ? Combien sont-ils qui aperçoivent les bastilles modernes où gîtent les hérétiques des temps présents ?

Qu'est-ce que les Leccoin, Cottin, Mayoux et tant d'autres des nôtres qui sont emprisonnés.

Les foules, c'est l'inconscience, la folie. C'est Charenton déchaîné, envahissant la rue !

Ce sont les hommes qui ont parti à l'abattoir en chantant, qui ont pleuré dans l'enfer, pour redevenir belléristes dès leur rentrée chez eux, tout danger disparu.

Les foules, c'est l'arrière ; petites familles des B. M., embusquées, mercantis, et disons-le parce que c'est vrai, ouvriers et ouvrières des usines où se fabriquaient la mort, et en vivant, eux aussi !

On a dansé en ce 14 juillet, sur 25 millions de cadavres, oubliés !...

Les prêtres du Vœu d'Or ont officié sur ces saturnales, heureux de l'état d'esprit, ou plus exactement de l'absence d'esprit des foules.

On a fêté la Victoire, les moutons ont encensé les loups, les ruinés de toujours ont admiré les enrichis du carnage.

Un homme qui ne se découvrait pas aux sons de la *Marseillaise* a failli être lynché par la foule. Comme elle lynchait naguère les hommes qui préféraient rester assis et couverts quand les musiques jouaient l'hymne au tsar. Au tsar sanglant, du sang de son pauvre peuple !

La foule, c'est la bêtise individuelle centuplée par la multiplication ; la communication nerveuse développant la sucrenèze des gestes.

La foule ce n'est rien et c'est tout. Prenez garde, vous qui êtes en haut de l'échelle. Vous « l'avez eu » hier la forme, comme elles font toujours, et ce sera tout.

L'ennemi ne s'occupera plus beaucoup de tous les malheureux qui vont rester dans les oubliettes des prisons centrales, des prisons militaires, ou dans les pénitenciers du bled africain.

Ce projet a été élaboré avec un jésuitisme parfait, l'on accorde bien l'amnistie à tous ceux qui ont secoué le joug militaire pendant un moment et qui ensuite se sont repenties : mais ceux qui n'ont pas voulu se soumettre à être des assassins, ceux qui, du jour où ils ont compris l'infâme besogne que l'on attendait d'eux, ont pris la décision de faire un acte individuel révolutionnaire — car l'on ne peut nier que la désertion soit un acte de révolte, par conséquent politique — ceux-là peuvent crever dans les bagnes d'Afrique, cette Sibérie de la démocratie française.

Exempts d'amnistie aussi ceux qui, civils ou militaires, ont eu le courage d'inciter leurs camarades à briser leurs chaînes, en leur faisant comprendre, que l'ennemi n'était pas celui qu'on leur commandait de combattre, mais les yarans et les parasites de tous les pays.

Exempts aussi Cottin, ainsi que la majorité des mutinés de Toulouse et de la Mer Noire, contre lesquels il ne devait y avoir aucune sanction et qui pourtant sont aux fers dans l'attente des douze balles.

Puisque les socialistes et la C. G. T., traités à la classe ouvrière, ne font rien pour faire sortir ceux que le bon vouloir de nos despotes condamnent à la peine de mort à petit feu — l'on meurt plus dans les bagnes de la République que l'on mourait jadis à la Bastille — c'est à nous libertaires d'entreprendre l'action nécessaire, pour faire sortir de leur esclavage les hommes qui ont eu la courage d'agir d'après leur conscience.

A nous de refonder au plus tôt nos groupements ; d'amener à nous tous les révoltés qui ont souffert du militarisme et de ses chauchous, et de faire connaître au peuple les crimes qui se commettent quotidiennement au nom de la Patrie des ventres dorés.

Agissons au plus vite, les martyrs qui sont aux travaux publics, aux pèges ou à la détention ne comptent que sur nous.

Ernest RIFFER.

G. M. BESSÈDE

Ce que personne ne doit ignorer.

L'INITIATION

SEXUELLE.

Prix : 4 francs

Par poste 4.50

EN VENTE

à "LA LIBRAIRIE SOCIALE"

69, boulevard de Belleville, PARIS

(1) Abel Touchard : « La Rivalité anglo-allemande et la France » (*Le Correspondant*, 10 juillet 1909).

La Canaille du Comité des Forges

Nos lecteurs se souviennent de quelle manière nous avons découvert *Merheim*, derrière *Roudine*, alias *Max Hochschiller*, et comment nous avons été amenés à considérer le secrétaire de la Fédération ouvrière des métaux comme un agent du Comité des Forges.

Il restait pourtant à élucider certaine énigme (voir *Lib.* 25 mai) à tirer au clair, certaines obscurités qui dissimulaient incomplètement, d'ailleurs, la nature des influences qui, au *Temps*, imposèrent la collaboration inattendue et secrète de Max Hochschiller.

Ces influences nous sont aujourd'hui connues. Des noms ont été cités et des situations ont été révélées. Plus de doute et plus d'équivoque possible. Le Comité des Forges est dévoilé d'une façon éclatante. La lumière crue qui l'éclaire désormais fait apparaître plus blafardes, au second plan, les faces de trahies et de valets exécutés de basse-série.

Certes, la question de savoir si la ténacité de Max Hochschiller était l'expression pure et simple d'un tempérament trompé, mal averti, mal informé, ou si cette lâche était inspirée, ne s'est jamais posée.

De toute évidence, l'article d'Hochschiller était tendancieux. Il répondait manifestement à une campagne de presse entamée pour le bombardement de Briey, opération militaire que le Comité des Forges, malgré l'économie de la région lorraine, appréhendait parce qu'à ce moment-là, le Comité des Forges ne croyait pas en la Victoire, envisageait une paix de compromis et avait pour souci principal de retrouver ses établissements sidérurgiques en parfait état de production.

Le *Temps* n'a pas pour habitude de prêter ses colonnes à n'importe qui et pour n'importe quoi.

Ce n'est certes pas le beau nom de Max Hochschiller qui devait faire admettre l'ex-collaborateur de la *Vie Ouvrière*, de la *Bataille syndicaliste*, et de la *Bataille de Jouhaux*, à la rédaction du *Temps*.

Ce n'est pas non plus pour le plaisir d'exprimer l'opinion d'un particulier aux antécédents douteux que le *grande journal* de la bourgeoisie dirigeante offrait sa généreuse hospitalité.

Derrière Hochschiller, il y avait Merheim, gros bonnet syndicaliste, personnage de poids, mais derrière Merheim il y avait les mastodontes du Comité des Forges. Cela ne faisait pas de doute, moralement. A la conviction morale d'hier est venue s'ajouter la certitude matérielle d'aujourd'hui.

Un ancien collaborateur du *Temps* — et quel collaborateur ? Un général couvert de gloire ! — a, en effet, parlé devant la Commission d'enquête sur la métallurgie ; et il y a dit des choses pleines d'intérêt. Il a dit comment il soutenait la thèse du bombardement de Briey ; et comment il lui fut signifié d'avoir à céder toute polémique à propos de Briey, par suite de l'intervention d'Hochschiller.

Ecoutez-le parler :

Le général Malletterre. — En 1917, je me suis un peu élevé, comme collaborateur du *Temps*, contre la campagne qui était faite à ce moment au sujet de cette question, et contre l'équivoque qu'on entretenait sur la légende de Briey. J'ai senti qu'on tentait de couper Briey de Thionville.

M. le président. — De jouer sur les mots ? M. le général Malletterre. — Oui. On disait que Briey n'était pas exploité par les Allemands, que Briey n'était pas utile aux Allemands. Je suis entré plus profondément dans cette affaire, et j'ai reçu des lettres d'ingénieurs qui m'ont donné quelques détails.

M. Ernest Outray. — A quelle époque remonte cet article du *Temps* ?

M. le général Malletterre. — Il date du 17 avril 1917.

M. Barthé. — Il y a eu trois articles ?

M. le général Malletterre. — Il y en a eu trois. Le dernier est ce qu'on a appelé « la mise au point », à la suite duquel on m'a pris, au *Temps*, de ne plus parler de Briey. Je n'ai donc plus parlé qu'indirectement.

M. le président. — On vous a prié, au *Temps*, de ne plus parler de Briey ?

M. le général Malletterre. — Oui. On disait que Briey n'était pas exploité par les Allemands. Je suis entré plus profondément dans cette affaire, et j'ai reçu des lettres d'ingénieurs qui m'ont donné quelques détails.

M. Ernest Outrav. — A quelle époque remonte cet article du *Temps* ?

M. le général Malletterre. — Il date du 17 avril 1917.

M. Barthé. — Il y a eu trois articles ?

M. le général Malletterre. — Il y en a eu trois. Le dernier est ce qu'on a appelé « la mise au point », à la suite duquel on m'a pris, au *Temps*, de ne plus parler de Briey. Je n'ai donc plus parlé qu'indirectement.

Donc je ne parlaie plus de Briey dans le *Temps*, que quand je le pouvais. Je glissais subtilement (sic) le mot de « Briey » dans le *Temps*. Mais le *Temps* est resté fidèle à sa parole : « On ne doit plus parler de Briey », et il n'en parla plus, ni en 1917, ni en 1918...

Cet effacement contraint du général qui soutenait la thèse du bombardement systématique et intensif du bassin de Briey devant l'aventurier aux antécédents douteux qui développait la thèse perfide et mensongère de l'utilité de Briey pour les œuvres de guerre allemandes, est significatif en lui-même. Il est certain que si le *Temps* avait laissé les deux thèses s'affronter librement, celle du général eut été facilement raison de celle de l'aventurier. Ces puissances intéressées au succès de cette dernière imposèrent l'interdit à la presse et l'immunité de Briey fut respectée.

Mais là ne borna pas l'action du Comité des Forges. Cet ancien chef d'armée qui voyait clair pouvait être dangereux bien qu'en lui eût été une arme précieuse. Il fallait tâcher de l'amener à une compréhension meilleure des choses, essayer de lui faire abandonner son idée. A cet effet une série de démarques furent entreprises auprès du général. Il les raconte lui-même en ces termes :

A ce moment-là dit-il, je suis entré en relations avec un membre du Comité des Forges, M. Robert Pinot, qui paraissait avoir été très ému de la campagne de M. Gustave Téry, dans l'*Œuvre*. Il me dit qu'en qualité de secrétaire général il était obligé de tenir compte de toutes les opinions, que ce qu'on avait avancé au sujet de la réprise de la vie économique (2) n'était pas exact.

Je lui répondis : « Cela ne me regarde pas. Je voudrais savoir si vous croyez que soit nécessaire de bombarder la région lorraine et si on peut la bombarder. Autant

que je me le rappelle, il n'a fait aucune ob-

jection. Il m'a dit : « Si c'est possible, il faut le faire. »

Je suis allé à Lyon faire une conférence et je me suis trouvé avec M. Taverne, du Comité des Forges. Nous avons parlé de la question de Briey.

C'était à l'époque de Verdun. Il me dit : « Mais, mon général, pourquoi voulez-vous bombarder Briey ? Ce sont des usines à nous. »

Je lui répondis : « Je parle de bombarder le bassin lorrain, qui offre un grand objectif, et du bombardement des usines allemandes. » — « Très bien », répliqua-t-il.

Il lui dit : « Nous sommes d'accord, ce sont les plus importantes. »

Quelques temps après, j'ai eu la visite de M. Laurent, directeur des forges d'Homécourt et Saint-Chamond, et de M. Loriot.

Et voici comme parla M. Laurent :

Mon général, il n'y a aucune raison pour qu'on ne bombarde pas la Lorraine annexée, qui produit pour l'Allemagne. Nous n'y ferons jamais opposition. Mais nous accusons d'avoir voulu empêcher le bombardement de Briey ; pas du tout, le haut commandement est libre. Nous avons fourni les cartes nécessaires, où nous avons pointé les hauts-fourneaux. Seulement, il faudrait épargner Briey et ses usines. Les Allemands ne les exploitent que très peu ; il n'y a pas de hauts-fourneaux ; et puis sur les puits de mines, cela n'a pas beaucoup d'intérêt dans la défense de notre terre française. Vers quelle époque se plaît cette conversation ?

Le général Malletterre. — En 1917.

M. Laurent insistait sur la question-sentimentale : Il ne fallait pas qu'on touchât à une terre française. En regardant la carte, il me disait : « L'essentiel est de bombarder où la production est très intense. C'est une question d'objectif. Nous n'en avons pas dit davantage. »

Quelques temps après, j'ai suivi au Comité des Forges, par son fameux discours-programme, à la suite de la campagne contre « Le Fonctionnaire syndical » ayant été mis à la poste à l'ordre (Seine) lundi dernier ne nous est pas encore parvenu.

Nous nous voyions contraints, par cette lenteur postale ou par cette canicule du cabinet noir, de remettre la suite de cette campagne à la semaine prochaine.

II. PLEUT DES FLEURS

Depuis que Jouhaux, par son fameux discours-programme, a donné l'assurance à la bourgeoisie que la Révolution est un mot, nous avons accusé d'avoir voulu empêcher le bombardement de Briey ; pas du tout, le haut commandement est libre. Nous avons fourni les cartes nécessaires, où nous avons pointé les hauts-fourneaux. Seulement, il faudrait épargner Briey et ses usines. Les Allemands ne les exploitent que très peu ; il n'y a pas de hauts-fourneaux ; et puis sur les puits de mines, cela n'a pas beaucoup d'intérêt dans la défense de notre terre française.

M. Barthé. — Vers quelle époque se plaît cette conversation ?

Le général Malletterre. — En 1917.

M. Laurent insistait sur la question-sentimentale : Il ne fallait pas qu'on touchât à une terre française. En regardant la carte, il me disait : « L'essentiel est de bombarder où la production est très intense. C'est une question d'objectif. Nous n'en avons pas dit davantage. »

Quelques temps après, j'ai suivi au Comité des Forges, par son fameux discours-programme, à la suite de la campagne contre « Le Fonctionnaire syndical » ayant été mis à la poste à l'ordre (Seine) lundi dernier ne nous est pas encore parvenu.

Nous nous voyions contraints, par cette lenteur postale ou par cette canicule du cabinet noir, de remettre la suite de cette campagne à la semaine prochaine.

III. CONSTATATION EMBARRASSANTE

La piétaine grève des mineurs anglais, tout en jetant un trouble considérable dans la vie économique du pays, n'est pas sans susciter de graves appréhensions parmi les classes possédantes d'autre-Manche.

L'ampleur du mouvement menaçant de recourir à l'action directe pour des fins nettement sociales, laisse échapper à la presse stipendiée d'Angleterre des aveux non dépourvus d'intérêt.

C'est ainsi que le Daily Mail (feuille égale à notre Matin national) attribue à l'insuffisance de la représentation travailleuse à la Chambre des Communes le malaise social actuel « créé par la grève des mineurs. »

Nos journaux socialistes enregistrent cette appréciation du grand quotidien anglais avec une moue désolée. On comprend cela !

Il faut toutefois accepter la vérité, d'où elle vienne. Beaucoup de députés : réformistes. Peu de députés : action directe. Pas de députés : révolution.

C'est fichtre vrai !

IV. DE QUI SE MOQUE-T-ON ?

Les délégués réunis à Amsterdam pour la reconstitution de l'Internationale Syndicale — lequel, en l'occurrence, se retrouve dans son élément — rassurent les aristocrates lecteurs en leur présentant les idées du nouvel évêché cégétiste comme « encore trop imprécises pour recevoir une application immédiate ». L'Action Française, elle aussi, chante le leitmotiv de la C.G.T. et tresse une couronne de fleurs d'orange, symbole de puissance et d'innocence, au Grand Prêtre de la internationalité ?

Voilà où sont les représentants autorisés des classes ouvrières. Ils préparent ainsi de beaux lendemains aux prolétariats qui tolèrent, en leur nom, ces agissements horribles !

V. RIEN N'EST CHANGÉ

C'est de la misère des Maigres qu'est toute l'opulence des Gras.

Laurent Tailhade.

VI. LE GLOBE

La Comédie d'Amsterdam

En une conférence internationale, les chefs syndicalistes des principaux pays se réunissent actuellement à Amsterdam pour essayer de reconstruire sur des bases solides l'Internationale Syndicale, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique intérieure votée par le Congrès Radical, remarque que le fossé séparant les Partis Socialiste et Radical reste toujours aussi profond. Or, dans le même numéro de l'Humanité, en première partie, Amédée Dunois, reliant la coalition des partis de droite, préconise d'opposer à cette coalition de classe un autre parti de classe capable d'attirer à lui « tous les éléments non corrompus de la démocratie non socialiste »

On amuse, au journal du 28 juillet, commentant en deuxième page la motion, très imprécise, de politique int

précédé dans cette polémique, laissez-moi vous dire tout ce que j'en pense.

En deux mots, voici : La dictature n'est pas nécessaire pour la Révolution qui vient et elle n'est non seulement pas nécessaire, mais, de plus, elle est un danger pour la Révolution elle-même.

La force est la grande accoucheuse des sociétés ; a dit quelque part Karl Marx. C'est une vérité lapalienne. Nous ne ferons pas la Révolution par la seule force du raisonnement, par la seule persuasion. Il faudra la force, la violence pour jeter bas la société bourgeoise, d'accord. Mais pour après il s'agit de s'entendre, car la dictature n'est plus la révolution.

La Révolution c'est la force qui aide à renverser un régime. La Dictature c'est la force qui aide à implanter un autre régime. Et je dis, moi, que si la force est nécessaire pour jeter bas un régime, pour détruire l'Etat, l'Autorité, les Institutions, les Principes de cet Etat, au lendemain de cette révolution qui en aura fait table rase, la force, la dictature ne seront plus nécessaires et seront nuisibles aux idées de progrès, de liberté, de fraternité, qu'on cherchera à implanter. La dictature va à l'encontre et elle s'exerce indifféremment par les réacteurs du jour, contre les réacteurs de la veille et aussi contre ceux qui s'avèrent les plus révolutionnaires. Et la Révolution russe nous en est un bel exemple.

La dictature enfin ne peut être qu'aux mains d'un parti, d'une caste, d'une classe. Au lendemain de la révolution, nous verrons bien des partis faire assaut d'audace, d'activité, d'énergie, pour la diffusion de leurs conceptions, de leurs idées propres. Si on laisse toute latitude à chacun de faire sa propagande comme il le jugera bon, par la seule force de son idéal, par la seule force de la persécution, oh! alors, nous pourrons fonder les plus grands espoirs sur l'ère nouvelle qui s'ouvrira. Mais si c'est le contraire qui se produit, ne sentez-vous pas, vous, partisans de la dictature, vers quel abîme nous nous acheminerons et les uns et les autres et la Révolution avec nous?

Si un parti veut imposer par la force, par la violence, par la dictature, ses idées, ses conceptions à la masse et autres partis, ce sera la lutte sanglante entre « frères ennemis », pour le plus grand profit de la réaction, qui rira bien de voir les révolutionnaires s'entre-détrier.

Rappelez-vous cette phrase de Mayrás au Congrès du parti socialiste et méitez-la : Lénine a fait fusiller les anarchistes et il a bien fait ! Voilà où elle conduira demain en France. Que cela vous serve de leçon, camarades, et vous incite à vous rallier et à engager à rallier non pas un parti quelconque, mais l'organisation qui devra être en ces circonstances tragiques capable de faire respecter la liberté, capable d's'élever contre toute autorité, contre toute dictature — l'Organisation Anarchiste — et contre laquelle, si nous sommes suffisamment forts, on n'osera rien, par crainte de représailles.

La dictature, malgré ce qu'on veut nous faire croire, n'a pas sauvé la Révolution russe. Mais elle a divisé le prolétariat, elle a dressé les uns contre les autres les révolutionnaires. Et la lutte efficace contre les enzyphiseurs si elle a réussi n'est pas surtout due à la force matérielle de l'armée rouge, mais bien au contraire à la force morale grandiose qui se dégage, malgré toutes ses erreurs, malgré tous ses crimes, de la Révolution russe. Force morale qui nous fait prendre parti pour elle, malgré tout, et qui laisse partout les forces des interventionnistes désespérées, les troupes se refusant à marcher.

Aussi, si nous ne voulons pas être les dindons de la farce, si nous ne voulons pas être les victimes expiatoires de la « Révolution de demain », nous devons dès aujourd'hui faire tout le nécessaire pour que ce qui s'est passé en Russie ne se renouvelle pas en France. Et pour ce faire, nous devons lutter contre cet esprit qui tend à faire croire que sans « la dictature du prolétariat », qui n'est en réalité que la dictature d'un parti, des « bolcheviques », qu'on relise à ce sujet l'article suggestif de Rhillion sur la Révolution russe, la révolution ne peut triompher.

Ma conclusion sera celle-ci :

Si nous voulons vraiment ouvrir au point de vue organisation et propagande anarchiste en voici les seuls moyens. — Adhérer à la Fédération Anarchiste : Crier des Groupes anarchistes ; Aider dans la mesure de tous nos moyens au développement de l'Organisation anarchiste ; et à la diffusion du Libérateur.

On ne me reprochera pas j'espère d'être confus dans « notre programme ». C'est clair, c'est précis.

Je prêche pour notre saint ? c'est entendu ! Mais au-dessous de tout je place notre idéal anarchiste et c'est pour lui que nous devons lutter sans compromissions d'aucune sorte.

CONTENT.

Discussion sur l'Anarchie

(Suite et fin !)

... Et encore, pour que cette éducation porte ses fruits, éducation qui reste encore à appliquer et qui, jusqu'à présent, ne fut expérimentée que sur une bien petite échelle par certains novateurs, parmi lesquels on peut citer Robin, Ferrer, Sébastien Faure, il ne faudrait pas que le milieu social, de par sa mauvaise organisation, vienne contredire et contrebalancer aux yeux de l'enfant ce qu'un enseignement rationnel pourrait lui apprendre.

Ce qui ne manquera pas de se produire dans la société actuelle, société profondément immorale à tous les points de vue.

D'où nécessite d'organiser un nouveau régime...

C'est aux adultes qu'il appartient de l'instituer, ce nouveau régime, en jetant bas la société bourgeoise, capitaliste, par la révolution sociale. Ce sera aux pédagogues et à la nouvelle organisation sociale qu'il appartiendra d'inaugurer et d'appliquer les nouvelles méthodes d'enseignement et d'éducation.

Maintenant, je ne vois pas en quoi il y ait besoin de « coercition » à laquelle il faut l'aide, plus ou moins grande, d'un

frein extérieur — ce sont vos propres paix, n'est-ce pas ? — car, ajoutez-vous encore, « la réprobation purement morale suffit pas toujours », pour pousser à diriger et maintenir les individus dans le droit chemin. Le *climat de la légalité*. Ce qui doit impliquer sans doute ? comme co-fondateur de la théorie de l'éducation sociale, l'application de peines, de châtiments, d'un nécessaire d'un code, d'une justice qui, hélas ! n'a pas été appliquée ainsi par défaut, se basant sur la force des lois, rendant des sanctions au lieu de faire appel à la conscience, ne porte et ne portera jamais que le nom mais ne sera jamais la chose. Et pour compléter tout cet appareil de répression, vous ne manqueriez pas de garder à votre disposition prisons, bagnes, geôliers par conséquent ! Mais, peut-être, votre humanisme (?) vous engagera-t-il à supprimer le brouilleur ?

En vérité, nous voici loin des principes anarchistes, puisque nous ne tendons rien moins qu'à supprimer radicalement tout ce que vous prétendez conserver de la société actuelle. Ah ! je sais, avec certaines modifications. Belles foulées vraiment ! Comme si l'on pouvait améliorer ce qui est gagné, pourri. C'est perdre son temps et continuer à faire du mal en occurrence.

Et je ne comprends pas comment l'exemple de bourgeois riches ou influents qui, disposant d'un grand pouvoir social, en arrivent à mener une vie de rapines et d'atteintes personnels — vous pourrez l'ajouter sans doute de nos gouvernements — peut démontrer qu'il y ait besoin d'un

contrôle », d'un arrêt du dehors — ce qui, pour vous, se trouvent toujours en dehors d'une réprobation morale, n'est-ce pas ? — que, s'il leur manqué dans la société actuelle, serait nécessaire dans une société transformée, dans une société anarchiste.

Ces bourgeois ne sont-ils pas de même que de vulgaires malfaiteurs et bandits, les fruits du régime qui les a conquis, dans lequel ils se sont développés ? Et si l'on a vécu dans des milieux différents, à part cela leur mentalité est bien, à peu de chose près, la même. Et si j'avais quelque comparaison à réservoir, ce serait toute aux derniers qu'elle irait, aux vulgaires malfaiteurs et bandit, car eux-là, la nécessité qui les a poussés dans la voie du délit ou du crime à nom pauvre, malchance, tandis que les autres, ce fut le désir de domination, de lutte et de jouissances qui les a conduits à commettre leurs forfaits.

Quan à l'efficacité des mesures répressives, parlons-en. Mais j'en doute. La répression n'a pas empêché le nombre des méfaits, des crimes, d'aller toujours en augmentant.

Amende-t-elle les délinquants, les criminels ?.. Il serait osé de l'affirmer !

Elle les rend plutôt plus mauvais, plus pervers, à moins qu'elle ne les supprime. Ce qui n'arrête nullement les progrès de l'armée du crime !

Quant à son application, elle châtie et humilié certes ceux qui la subissent, innocents ou coupables (ce qui fait naturellement des rançœurs et ne ramène nullement à

une meilleure compréhension des choses) ; mais elle diminue, moralement parlant, bien plus ceux qui en sont chargés, que les malheureux qui en sont victimes. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher moyen de la solution efficace et immédiate du problème de la transformation et de l'évolution de la conscience humaine. Du développement des bons instincts au détriment des mauvais.

« Qui que vous puissiez croire et dire, c'est en une transformation radicale de la présente société et de ses institutions que réside la seule solution.

C'est seulement dans la société anarchiste que l'homme pourra trouver cette quétude du corps et de l'esprit qui lui permettra de songer au bonheur de ses pairs et à leur bonheur lui-même. La lorgne, l'envie et n'oublierez pas, la faim qui sont les principaux motifs qui poussent les individus à mal faire, ne trouvent pas de meilleurs ravinages sur l'esprit et la mentalité des humains, parce que toutes richesses, tous produits, toutes propriétés appartiennent à la collectivité, ce qui permettra à chacun de satisfaire largement ses besoins, au lieu d'être l'apanage d'une infime minorité, que en use et en abuse au détriment de la grande masse.

« Là où l'exploitation de l'homme par l'homme ou par un quelconque Etat aura fait place au travail libre ;

« Là où la contrainte, la prostitution, la misère auront fait place à la libre entente,

1. Voir les précédents numéros 25, 26, 27, 28.

MOUVEMENT SOCIAL

BRESIL

Nous avons reçu deux numéros de l'hebdomadaire de la Fédération de résistance des travailleurs du Brésil, « Tribune de Fovo » (Tribune du Peuple), édité à Paraná. Au Brésil, comme partout, les travailleurs frustrés du produit de leur travail, luttent pour de meilleures salaires et de meilleures conditions, et la presse anarchiste démontre l'unité des réformes et la nécessité d'une complète transformation sociale si l'on veut que le sort du travailleur change réellement.

Sur Paul portait « La Pléie », hebdomadaire anarchiste, auquel nous écrivons pour faire l'échange avec « Le Libertaire ». Dans les publications reçues, « Tribune de Fovo », signalons encore : « O Jornal do Povo » (Le Journal du Peuple), de Para ; « O Syndicalista » (le Syndicaliste), de Rio Grande du Sud ; « Tempos Novos » (Temps Nouveaux), Brésil ; « Verba Rosa » (Verbe Rouge), de Valparaíso (Chili) ; « O Constructor » (le Constructeur), et « A Semelhante » (la Semelle), de Lisbonne (Portugal).

LYON

Ne dirait-on pas, actuellement, que tout le monde est content ? Dans le mouvement ouvrier c'est l'indifférence, l'apathie. Que cache cette somnolence. Est-ce lassitude, déculement. Ou bien est-ce épuisement, révolte concentrée, qui ne demande qu'une occasion pour se manifester ? L'avenir nous le dira.

Quoi qu'il en soit dans notre région c'est le calme, à part le mouvement des « cuirs et peaux » qui bat son plein, pour l'obtention de meilleures conditions de travail. Dans la métallurgie aussi quelques mouvements partiel. A la maison Gallia notamment le grève dure toujours pour la réintégration d'un délégué qui ne revient pas d'après une réunion auquel il a été exclu.

Quant à la vie chère, parlons-en ouvertement, bien contents, mais le beurre, les œufs ou les godillots sont toujours aussi chers. Mais quoi ! tout cela n'a pas d'importance. M. Clemenceau a reçu nos grands conseils et a pu faire comprendre que l'heure de la C. G. T. n'était pas venue et qu'après cet essai de bourrage de crâne, elle pouvait bien, avec garantie du gouvernement, entreprendre de nous fabriquer des pendules pour que tout le monde puisse connaître l'heure confédérale.

VIENNE

votre mandat, rétribué que vous agissez ainsi ?

De cette façon, vous ne déparez pas trop la collection des permanents ouvriers qui auraient plutôt place, pour la plupart, dans la Confédération nationale du travail qu'au sein de la C. G. T., que nous aimerais voir respecter les traditions du syndicalisme décadent et révolutionnaire.

Un groupe de camarades de l'O. T. E.

AMIENS

Les amis de « Germinial » sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu lundi, 4 aout, à 8 heures du soir très précisément à l'ancien local du groupe, 12, place Féauvel dans le but de prendre les dernières dispositions pour la parution de « Germinial » qui doit avoir lieu très prochainement.

L. RADIX.

LE HAVRE

Comment on fait diminuer la vie chère

Le Comité de « Germinial » est composé de plusieurs meetings contre la vie chère et plusieurs débats avec les autorités de la ville, demandes nulles (car les promesses faites n'étaient jamais réalisées), avait décidé de faire baisser le coût de la vie toute cette année.

Le 27 à 4 h 1/2 du matin, une poignée de militants décidés ont envahi le marché et ont rafle la marchandise au prix fixé par le comité.

A remarquer que dans le groupe de militants, les anarchistes étaient les plus nombreux : la vie a diminué de ce fait de 50 %.

Voici d'ailleurs les chiffres du marché du vendredi 25 et celui comparatif du dimanche 27 juillet :

	Le 25	Le 27
Pommes de terre, le kilo.	0 75	0 30
Choux, la pièce	0 60	0 15
Artichaut	0 30	0 05
Carottes, la botte	1 50	0 50
Oignons, la botte	0 30	0 10
Salades, la pied	0 25	0 10
Poissons	0 30	0 10
Naïves	1 25	0 50
Harcards	0 60	0 30
Beurre	5 50	4 50
Eufs, les 12	5 75	les 13 4 "

Ce qui se montre, une fois de plus, bon populo, que tu n'obtiendras que ce que tu sauras prendre toi-même.

Ce qu'une poignée de camarades ont fait pour faire tomber le coût de la vie.

C'est par ton action que tu feras revenir ceux qui combattaient encore en Russie, contre la révolution prolétarienne.

Quant à ton action que tu feras revenir ceux qui combattaient encore en Russie, contre la révolution prolétarienne.

Peuple, tu ne dois plus te laisser conduire et exploiter, l'avenir t'appartient si tu le veux.

THEBAULT.

MONTCEAU-LES-MINES

Le groupe socialiste de Monceau-les-Mines, suivant ses traditions religieuses, avait organisé le 17 juillet, salle du Syndicat des Mineurs, une réunion pour commémorer le souvenir de Jaurès.

Ce groupe socialiste s'est fait remarquer particulièrement pour son modérantisme ; mais les orateurs invités furent « les Bouvet, évêque député depuis plus de vingt ans, Tardieu, ex-instituteur quésadiste, logé avec les conclusions des « variations questidiennes » de Pouget ; Renaudel, député du Var illustre par ses affirmations nationalistes et ses accusations contre les syndicalistes de la Loire, lors des événements de mai 1919.

Le résumé des discours de ces trois « ateliers » unifiés au groupe des 40 est le suivant :

« Jaurès fut un grand patriote, son fils fut digne, car il mourut pour la France, à l'heure où l'opposé socialiste qui fut fait.

C'est tout l'opposé socialiste qui fut fait.

C'est tout l'opposé socialiste qui fut fait.

À la fin de la réunion, notre camarade J.-S. B. posa les questions suivantes à Renaudel :

1° Pourquoi avez-vous voté la loi du 4 août 1914, permettant l'incarcration des pacifistes, des révolutionnaires et des anarchistes ?

2° Pourquoi avez-vous voté les crédits de guerre, et pourquoi avez-vous collaboré à la défense nationale, ce qui est contraire à l'international ouvrière ?

3° Pourquoi tolérez-vous parlementairement et depuis longtemps la guerre contre les révoltes ouvrières et paysannes de Russie et de Hongrie ?

4° Vous êtes criminel et responsable de la guerre au même titre des bourgeois.

La réponse de Renaudel à J.-S. B. fut pittoresque, la voici :

« Ce n'est pas dans une fête que l'on soulève des problèmes sociaux, nous ne répondons pas. »

OUF !!!

Bouveri, le maire socialiste, lève la séance en apostrophant bêtement le camarade J.-S. B. exposa au Café du Progrès les causes de son intervention et affirma notre doctrine : là, il fut décidé une réunion prochaine et publique, par les camarades libertaires, où seraient exposées toutes nos méthodes d'action pour la réalisation de l'idéal anarchiste.

Bonne journée pour nous tous !

Bonne, très bonne journée pour la propagande. Vé